



MÉROVÉE.

448-458.

C'est en 448 qu'il inventa le tour de la perruque.

Toutefois, son élection définitive ne se fit pas toute seule.

Le soi-disant Chevelu avait eu un fils avec une cantinière quelconque, lequel fils, dès qu'il s'aperçut de la supercherie du maître raseur, voulut à toute force réintégrer dans le bonnet à poil paternel.

Le roi-barbier s'entêtant à ne pas écouter les cris déchirants du pauvre orphelin, celui-ci s'en fût chercher un protecteur et le trouva — qui l'aurait cru? — en la personne, douce, bonne et humaine, d'Attila, bien injustement surnommé par ses créanciers « le fléau de Dieu » car, entre nous, si ce chenapan ne valait rien, ses ennemis ne valaient pas davantage.

Tout ça, voyez-vous, c'étaient des *fléaux*, les uns comme les autres.

*
* *

Attila, pour un motif ou pour un autre — ce ne sont pas nos affaires — promet quoi qu'il en soit, à son petit ami, d'arracher

la perruque souveraine du front de l'accapareur et de lui couper un peu de la tête, si faire se pouvait.

Puis, il ordonna à son ministre de la guerre de passer une revue générale, pour s'assurer s'il était prêt à entrer en campagne.

Le ministre ne visita rien du tout, cela va sans dire, mais répondit naturellement :

— Sire! vous pouvez fiche le camp « il ne nous manque même pas un seul bouton de guêtre! »

Là-dessus, le fléau de Dieu enfourcha sa rossinante.

*
**

Il faut avouer qu'il mena mieux son affaire, pour commencer, que bien des généraux de notre connaissance....

Quand il avait passé quelque part, on pouvait *se fouiller* pour trouver quelque chose! C'est au point que de grand-mères en grand-pères, le souvenir de ce *reloctage* général est parvenu jusqu'à nous.

Ces pauvres Francs recevaient piles sur piles — de quoi reconstruire tous leurs ponts de chemins de fer, mais, en braves têtes carrées qu'ils étaient, ils s'entêtèrent dans leur résistance.

De son côté, le roi des Huns voulant être celui des autres, rêva le sceptre du monde — qu'une somnambule du Champ de Manœuvres lui avait promis un jour de grande kermesse.

Quittant les Flandres, il s'avança donc de plus en plus dans les Gaules, jusqu'à ce qu'il trouva ce qu'il cherchait :

C'était une armée romaine, mitigée de pas mal de Gaulois, de quelques Visigoths et autres Ostrogoths et d'une nuée de Francs-Germains. Mérovée commandait ces derniers.

Comme vous voyez, cette armée était un vrai *œchepot*... qu'Attila comptait s'offrir à souper.

*
**

La *peignée* se donna dans les plaines de Châlons, en l'an de *casse* 451. C'est à Mérovée que nous devons cette locution expressive.

Il paraît que ce fut superbe! Quoique malheureusement privés de combains et de chassépots, les combattants firent

merveille ! Ils s'arrachaient les yeux, les entrailles et le reste avec des soupirs de satisfaction, sous la buée sanguinolente qui s'élevait de la terre humide...

C'est à peine si nos *plus belles* batailles modernes peuvent rivaliser de chic avec celle-là.

Une vieille chronique raconte que les loups des forêts voisines, croyant ouïr des camarades, accoururent se mêler aux guerriers.

Ce qui est certain, c'est que tous les corbeaux des Gaules en attrapèrent des indigestions.

Du reste, chaque parti avait fait consciencieusement sa petite affaire — 300,000 morts pourront l'attester... à la résurrection !

Attila n'en fut pas moins rossé d'importance.

Mais on dit que, vaincu, presque seul, il se retira sur une colline, et, allumant tout autour l'incendie, il nargua l'ennemi en chantant *la Mère Angot*.

*
* *

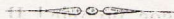
Depuis cette tripotée célèbre, l'ex-coiffeur de Clodion prit le nom de Mérovée, c'est-à-dire « vaillant guerrier » en langue germanique, et il assujettit pour toujours sur sa noble tête la perruque du Chevelu.

Tout comme un bon bourgeois de S^t-Josse-ten-Noode, il avait fait souche d'un vilain marmot barbouillé et méchant.

Avant de rendre sa belle âme à Dieu en 458, il eut le temps de l'élever très mal, le laissa dans la plus crasse ignorance et en fit, en un mot, le n^o 2 de ces célèbres *Mérovingiens* avec lesquels nous allons avoir le désagrément de faire connaissance.

En avant la musique !

*
* *





CHILDÉRIC.

456-481.

Son papa lui ayant laissé du pain sur la planche, soit une petite propriété s'étendant depuis les bords de la Somme jusqu'à Trèves et le droit de prélever sur les habitants tout et quelque chose avec, ce garçon-là ne voulut plus travailler.

Du reste, tous les parvenus sont ainsi faits ! Ayez un père arrivant en sabots de Poperinghe à Bruxelles et devenant premier ministre de S. M. Léopold, vous êtes sûr et certain que vous serez le plus bel échantillon de gommeux du noble Quartier-Louise.

*
* *

C'est ce qui arriva à Childéric.

Sous le prétexte fallacieux que M^{onsieur} son papa avait été coiffeur, il *rasait* même ses favoris ! Il eût tué un homme rien que par ses bâillements entremêlés à ses absurdités !

Et puis, faut-il le dire ? il *farotait* trop en public, oh ! mais là, beaucoup trop, pour un gosier couronné ! Ces choses-là, quand on est roi, ne se font qu'en cachette.

« — Voilà-t-il pas un beau sire, disaient les jeunes comères en le voyant passer titubant, une Laïs au bras, dans les ruelles les plus mal famées — nous n'en voudrions pas de ce roi d'Yvetôt pour... n'importe qu'elle affaire... Ah! malheur! faut que nos hommes aient de la limonade plein les veines pour ne pas lui signer son passeport! »

Ce qui n'empêchait pas Childéric, qui aimait les femmes autant que le vin, de leur pincer, en sa qualité de galant tyran, tout ce qui lui paraissait digne de l'être.

*
**

Enfin il en fit tant et tant, que le bourgmestre assembla ses échevins et qu'à l'unanimité ces magistrats intègres, le prièrent... avec une douce violence, d'aller plus loin exercer sa profession et ses goûts débauchés.

Voilà Childéric sans place!

Mais tout voyou qu'il était, il avait des connaissances huppées et il s'en fût trouver son ami le roi de Thuringe, un jobard achevé, époux d'une fort jolie femme, que notre gaillard reluquait depuis longtemps.



Le ménage à trois fonctionna immédiatement et dans de si bonnes conditions, que Childéric devint... le père des enfants de son cher ami.

Ce trio de bonheur domestique ne dura pourtant que quelques années :

Un beau jour, notre homme, trouvant sans doute que la femme de ses rêves était décidément trop fertile, poussa, sans lui dire adieu, une pointe jusque dans ses domaines et eut la bonne idée de réclamer la faveur d'un plébiscite.

Les plébiscistes sont la sauvegarde des rois!... Une majorité écrasante de *oui*, prouva qu'il avait bien jugé ses concitoyens — et il daigna remonter sur le trône, aux acclamations des moutons de Panurge.

Sa seule punition fut d'entendre — sans rire — pendant dix-huit heures par jour, les discours écœurants des mêmes bourgmestres, prélats et gouverneurs qui l'avaient expulsé autrefois et qui vantaient maintenant ses incomparables vertus.

Il mourut à la peine.

A force de retenir ses éclats de rire, ces discours rentrés et malsains, du reste, l'étouffèrent.

Ainsi finit, en 481, ce roi des *francs-noceurs*, laissant pour le remplacer son fils Clovis, dont l'histoire palpitante d'intérêt va vous être narrée.

CLOVIS.

481-511.

Tous les chenapans et fricoteurs que nous venons de disséquer sous le titre pompeux de rois mérovingiens, n'étaient guère en somme que des chefs de bandes — comme qui dirait Cartouche, Fra-Diavolo ou le roi d'Araucanie.

C'est Clovis ou Klodwig en langue barbare, qui fut de fait le fondateur réel de la douce et bien-aimée monarchie franque.... Que Dieu ait son âme !

Childéric le nommait son fils ; ne le chicanons pas pour si peu.

Ce Clovis eut mille aventures.

Fort mal éduqué par Monsieur son père, qui lui céda la place à vingt ans, ce jeune roitelet était sensible comme une borne-fontaine, mais ambitieux comme Bismark. Aussi résolut-il de soumettre la Gaule entière à ses petites volontés.

*
* *

A cet effet, il quitta de bonne heure son royaume de Tournai et commença une guerre contre les Romains, les Bourguignons et les Visigoths qui faisaient leur beurre, depuis le Nord jusqu'à la Loire.

Soissons fut son coup d'essai, assez bien réussi.

Dans cette bataille, il administra une trépiignée de première classe au préfet romain, Syagrius ; mais, pour lui démontrer qu'il connaissait les bonnes manières, il le conduisit à sa tente, où, après lui avoir offert un plat de haricots du pays superbes et bien lardés qu'ils mangèrent à la même gamelle comme des frères d'armes, il lui fit trancher la tête au dessert — en guise de café.

Mon Dieu ! chacun a ses petites manies.... et le *chevaleresque* don Carlos, de nos jours, ne traite pas mieux ses prisonniers.

On cite encore, à propos de cette bataille, l'histoire d'un certain vase....., mais je n'aime pas à fourrer mon nez dans tous les récipients de ces gens-là. La légende de la gamelle est suffisante..... pour dispenser du vase.

Notre héros s'installa d'abord dans la ville conquise, mais comme il s'embêtait à Soissons, ville de province trop *pétulante*, il n'y resta pas longtemps et s'empara de Paris, dont il fit définitivement la capitale du royaume qu'il était en train de mijoter.

C'est lui qui a doté la célèbre métropole de ses plus beaux monuments, entre autres l'Obélisque, couvert de nombreux fac-simile de sa barbare écriture, et la colonne Vendôme, que le vulgaire ignorant s'obstine à attribuer à Napoléon.

Mais le guerrier peu vêtu — je dirai même indécent — qui ornait naguère encore ce tuyau de poêle, démontrait clairement qu'il ne pouvait représenter un soldat civilisé.

*
* *

Clovis, quoiqu'il laissât quelque peu à désirer sous le rapport de l'éducation, n'en était que plus roué et pratique.

Il le prouva en maintes occasions.

Son mariage surtout le désigne à l'admiration de tous les coureurs de dot d'*Alphonsesque* mémoire.

Un jour, vers l'âge de trente ans, après avoir fait sa barbe et les cent dix-neuf coups, il se dit en frisant sa moustache rousse :

« — Mon petit vieux, il ne s'agit pas de tout ça..... La nièce du roi des Bourguignons est jeune, jolie, naïve, chrétienne et riche. C'est l'instant de te montrer ! Du coup, tu t'allies un roi ennemi, tu épouses une rose mirifique et tu deviens camarade avec des tas d'évêques qui te font l'effet de malins compères. »

Et il se montra à Clotilde — qui, au bout de huit jours, lui sautait au cou, malgré un certain parfum de chandelle que tout bon Franc emportait religieusement avec lui.

Mais dans ce temps-là les damoiselles n'y regardaient pas de si près.

L'important était d'avoir des membres de taureau, un nez camard, des pieds d'éléphant, des yeux de loup, et le reste à l'avenant.

Avec ces charmes-là, un homme faisait autant de victimes qu'il rencontrait de femmes.

Or, Clovis les possédait tous au suprême degré, et il devint facilement le neveu et *fidèle allié* du roi bourguignon — en attendant.

*
* *

Mais Clotilde était chrétienne et son confesseur — un gros ventre rubicond qui aimait plus le bourgogne et les perdreaux que l'eau claire et les tartines, lui serinait du matin au soir qu'elle devait convertir son idolâtre époux.

Le mari chrétien, c'était une bonne et grasse abbaye que le malin tonsuré entrevoyait en perspective.

Aussi, faisait-il manœuvrer aux yeux de la reine les flammes de l'enfer, la fin du monde, les cornes du diable et tout l'attirail de son magasin.

Cette pauvre Clotilde voyait déjà son Clovis grillant chez Satan et cornu comme un bouc!

Nous ne dirons pas si ces excroissances eussent été ou non méritées, mais nous savons que la blanche colombe usa de tous les moyens connus par les femmes, pour convertir son ours en agneau pascal.

Pour n'en citer qu'un, sur le conseil de son saint confesseur — qui en appréciait l'importance — elle bouda et fit lit à part!

Mais Clovis s'en battait l'œil, que dis-je, il ne demandait pas mieux, ayant pour son service personnel un régiment d'esclaves jolies et dodues qu'aurait envié un pacha à tous crins.

Le futur catholique serait donc mort dans l'impénitence finale la plus accentuée, s'il n'avait trouvé une bonne occasion d'échanger avec avantage ses dieux rococo contre celui de sa femme.

Lui, pas bête, nous l'avons avoué, avait parfaitement remarqué que si le menu fretin de la nouvelle secte était bon, doux, généreux et crédule, il n'en était pas de même des chefs, depuis le plus petit moine jusqu'au plus gros prélat. Il avait compris que ces gens-là deviendraient toutpuissants — parce qu'ils étaient fourbes, et s'il n'avait pas déjà complètement fraternisé avec eux, c'est qu'il craignait la colère de ses *Leudes*, brutes sauvages qui n'entendaient rien à la politique.



HISTOIRE POPULAIRE
ET
TINTAMARRESQUE
DE LA
BELGIQUE

depuis l'époque des forêts vierges jusqu'à celle des tramways

Par Fernand DELISLE

ILLUSTRÉE PAR

Léon LIBONIS.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
PRÉFACE	1
La Belgique avant la domination romaine.	3
Conquête de la Belgique par Jules César	13
Domination franque	22
LES QUATRE PREMIERS ROIS FRANCS : Pharamond	24
Mérovée	29
Childéric.	32
Clovis.	34
LES LOUVETEAUX : Childebert I ^{er}	49
Clotaire I ^{er}	54
Caribert I ^{er}	58
Chilpéric I ^{er}	61
Clotaire II et Brunehaut	70
LES MAIRES DU PALAIS. Clotaire, ses fils et Pépin de Landen.	72
Suite des rois fainéants et des maires du palais.	79
Pépin d'Héristal	87
Charles-Martel	94
LES CARLOVINGIENS : Pépin le Bref	102
Charlemagne	112
L'EMPIRE APRÈS CHARLEMAGNE. Louis le Débonnaire	120
ATTRAPAGE DES FRÈRES. Division de l'Empire	126
FORMATION DES PROVINCES. Le comté de Flandre et les invasions Nor- mandes	130
Baudouin II, dit le Chauve	134
Arnould le Vieux.	138
Le duché de Lorraine et toujours les Normands dans le fond	142
LA FÉODALITÉ	150
L'organisation des fiefs. Le contrat féodal. La chevalerie.	151
Foi et hommage	160
Le droit du seigneur ou ce que vierge ne doit lire.	164
Le jugement de Dieu. Les épreuves et duels judiciaires	169
Grandes luttes des Colosses du Hainaut et des Sangliers des Ardennes.	173
Réflexions mélancoliques et concours général. Suite des grandes luttes.	181
Godefroid le Courageux et Baudouin de Lille.	189
Conclusion	206
Richilde, Robert le Frison et Godefroid le Bossu	207
Coup d'œil général	223
Le tribunal de paix.	225
LA PREMIÈRE CROISADE. Godefroid de Bouillon	228

	Pages.
LA BELGIQUE AU XII ^e SIÈCLE. Chapitre I. Le Hainaut sous Godefroid le Barbu et ses fils	241
Chapitre II. La Flandre sous Baudouin à la Hache, Charles le Bon et ses successeurs.	250
Chapitre III. Philippe d'Alsace, Baudouin le Courageux et Baudouin de Constantinople.	263
Résultat des Croisades et développement des Communes pendant les XII ^e et XIII ^e siècles.	287
Jeanne et Marguerite ou la Flandre et le Hainaut en quenouilles.	303
Le duché de Brabant sous les trois Henri et Jean le Victorieux	324
Liège, Luxembourg et Namur aux XII ^e et XIII ^e siècles	337
Le comté de Flandre sous Gui de Dampierre	345
Robert de Béthune, Louis de Crécy, Jacques Van Artevelde.	367
Louis de Male et le bout du nez de Philippe de Bourgogne. Les Gantois font sonner Roland.	384
LE BRABANT sous Jean II, Jean III et Wenceslas de Luxembourg	398



(Déposé. Tous droits d'auteur réservés.)